Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

9 | 2009

Varia

Giovanni BRIZZI, *Moi, Hannibal...*

Véronique Krings

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/560>

DOI : 10.4000/anabases.560

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2009

Pagination : 316-318

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Véronique Krings, « Giovanni BRIZZI, *Moi, Hannibal...* », *Anabases* [En ligne], 9 | 2009, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/560> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.560>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Giovanni BRIZZI, *Moi, Hannibal...*

Véronique Krings

RÉFÉRENCE

Giovanni BRIZZI, *Moi, Hannibal...*, trad. de l'italien par Y. Le Bohec, en coll. avec F. Hinard, Nantes, Les Éditions Maison, 2007, 323 p.
19 euros / ISBN 978-2-9521845-7-1.

- ¹ Hannibal (247-183 avant J.-C.) compte parmi les grands noms de l'Antiquité. Paradoxalement, il n'a laissé qu'une « empreinte en creux », ce qui rend complexe le travail d'investigation autour de sa personne, de son itinéraire et de son action. En 1994, G. Brizzi (l'A.) publiait *Annibale. Come un'autobiografia*, avec une préface de S. Moscati (rééd. en 2003), dont est proposée ici la traduction française. Du Carthaginois, l'intéresse d'abord le fait qu'il a contribué à faire militairement évoluer un État romain encore attaché à la *fides*. Gênée, en effet, par une conception archaïque de la diplomatie et de la guerre, Rome avait payé pendant presque toute la Deuxième Guerre punique un lourd tribut de sang, avant d'apprendre de l'habileté supérieure de l'adversaire quelques *strategemata* qui seront ensuite systématiquement retournés contre les Carthaginois et utilisés par la suite durant les opérations en Orient. À cet égard, la *metis*, une des qualités les plus redoutables d'Hannibal, que les Romains s'obstinèrent à considérer comme une *Punica fides* – loyauté de Carthaginois –, aurait été en fait une *Graeca fides*, et Hannibal la devait non à sa nature punique, mais à l'éducation qu'il avait reçue de ses maîtres grecs, Silénos et Sosylos surtout (« Mes maîtres », p. 18-34). Indiscutable est la fascination exercée sur les Barca par le modèle d'Alexandre le Grand, de même que l'aventure d'Hannibal semble marquée par la présence d'un *alter ego* divin, Héraclès-Melqart (« Mes modèles », p. 35-47). Significative est l'attention que le Carthaginois porte à la « mémoire commémorative », dans laquelle il voit le seul moyen capable de donner des caractères véritablement universels à sa figure. Cela transparait particulièrement dans le choix de perpétuer l'entreprise italienne par le texte bilingue, punique et grec, dédié dans le sanctuaire d'Héra au cap Lacinion (« L'autre guerre », p. 206-236). Selon l'A., cette ancienne tradition orientale a

été soumise par Hannibal à un processus de réélaboration et de rationalisation typiquement grec qui s'inspire de la doctrine d'Évhémère et du pythagorisme. Pourtant, bien qu'éduqué à la grecque, bien que soutien parmi les plus influents de l'hellénisme, Hannibal reste un Punique dans l'âme. Si la *Punica perfidia* dérive en réalité de son éducation grecque, c'est au versant punique de son caractère que peut être rattachée l'autre accusation que lui adressent régulièrement les Romains, celle d'*inhumana crudelitas*. Celle-ci, avec le fatalisme qui en découle, lui viendrait selon l'A. de la religiosité punique la plus authentique et elle occulterait souvent chez lui l'une des expressions les plus élevées de l'esprit grec, la dimension humaniste. Ces traits de caractère non grecs auraient préoccupé ses précepteurs : si, chez Silénos, le dilemme de la violence destinée inéluctablement à scander le cours de la campagne d'Italie est présenté comme le résultat d'une mission voulue par les dieux en personne, chez Sosylos, le trouble suscité par la cruauté qui affleure chez l'élève est tel qu'il le force à donner vie à une sorte de « double » littéraire d'Hannibal, à un jumeau sinistre dans lequel il finit par condenser tous les aspects obscurs, non helléniques, présents au niveau subliminal de la personnalité du Barcide et inaccessibles à toute influence extérieure.

- 2 Fondé sur ces prémisses, élaborées il y a un quart de siècle quand l'A. commença à s'intéresser directement à Hannibal – la question de son éducation et de ses choix culturels était alors des plus controversées, opposant ceux qui voyaient en lui un « prince hellénistique » et dans les Barcides une famille profondément imbibée de culture grecque, aspirant à créer une monarchie de type hellénistique, et ceux qui préféraient au contraire le considérer comme « un général et un politicien carthaginois » –, ce *Moi, Hannibal...* reprend dix-sept « moments » d'une vie qui sont autant d'occasions de raconter des souvenirs, parfois intimes (le rapport au père Hamilcar, en particulier), de proposer un état des lieux (de Carthage où il a peu vécu, de Rome et de l'Italie, et de tous les coins de Méditerranée qu'il a connus), de laisser voir des traits de caractère déterminants et d'exprimer des idées politiques nourries durant une vie dans un monde en pleine mutation. Ainsi, si l'A. tente de rendre l'idée qu'il se fait, en biographe inspiré, d'un grand personnage – un modèle en est les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar –, il s'efforce en même temps de faire passer une connaissance historique du personnage et de son contexte, le mode qu'il choisit pour ce faire étant celui de la confession (un genre qui, d'ailleurs, n'existait pas à l'époque d'Hannibal). Voici ce que, au début du chapitre consacré à la traversée des Alpes (« Les Alpes », p. 109-125), il fait dire à son héros : « Les pages que je suis en train d'écrire, toutefois, plutôt que simple compte rendu des faits, se veulent être confession et apologie en même temps, elles veulent en un mot proposer l'histoire d'une âme. C'est pourquoi, comme je le voudrais pourtant, je ne peux confier leur rédaction à d'autres. Les pulsions qui m'ont animé, les joies, les peurs, les émotions, les troubles avec lesquels j'ai vécu les diverses phases du conflit, n'appartiennent qu'à moi ; moi seul les connais, et moi seul peux les relater au monde. » Or, si Silénos et Sosylos – qui est le personnage secondaire le plus présent dans ces « Confessions » et qui est décrit par Hannibal comme une sorte de substitut du père Hamilcar, trop souvent absent – ont été les précepteurs du Carthaginois, ils ont aussi été ses historiens. Certes, la tradition a malmené leurs œuvres qui ne sont connues que de façon fragmentaire, mais ce qu'on peut en saisir rend compte de l'existence d'une histoire proprement hannibaliennne, à côté des traditions grecque et romaine (cette dimension n'est que peu signalée, p. 33). Quant à la question de l'âme double, punique et grecque, d'Hannibal, elle rejoint celle,

qui a soulevé d'âpres discussions dans les dernières décennies du siècle précédent, des contacts entre cultures, souvent posée en termes d'hellénisation et d'acculturation. Ce débat a évolué depuis, en particulier dans l'étude du monde hellénistique, à travers la notion de « transfert culturel ». Il nous confronte à toute une série de questions fascinantes sur l'« identité » des Phéniciens et des Carthaginois.

- 3 Il faut savoir gré à l'éditeur français de ce *Moi, Hannibal...* – le livre italien est à l'origine de la création des Éditions Maison – de faire connaître au public francophone l'Hannibal de l'A., fin connaisseur de la République romaine, expert en géographie historique, spécialiste de l'histoire diplomatique et militaire – ces questions sont traitées en profondeur dans tout le livre – et d'Hannibal. Un dossier documentaire (p. 299-316) précise l'état des sources anciennes et les modalités qui ont amené l'A. à proposer un livre qui « balance souvent entre la réalité et l'imaginaire ». Le lecteur appréciera la plume alerte bien rendue par la traduction de Y. Le Bohec et F. Hinard ; la description du retour des mercenaires à l'issue de la Première Guerre punique (p. 9-12), celle des bruits, des odeurs et des couleurs des batailles (p. 48-49) ou encore celle du marché de Capoue (p. 180-182) rappellent avec bonheur Flaubert, comme la scène (inventée) des fiançailles de Salambaal (hommage au maître) avec Naravas. Très peu de coquilles, si ce n'est la présence de nombreux i sans point.

AUTEURS

VÉRONIQUE KRINGS

Université de Toulouse (UTM)

vkrings@orange.fr